

PRÉDICATION du dimanche 14 juillet 2024
Juges 8, 22-9, 15 et Matthieu 22, 16-22

Faut-il que nous soyons gouvernés par un Homme ?

Chers ami(e)s, frères et sœurs,

La loi a instauré, depuis bien longtemps maintenant, qu'en ce 14 juillet, nous célébrions la fête nationale, avec son cortège joyeux de feux d'artifices, de repas républicains et de bals populaires. A la télévision, est également retransmise, en ce moment-même et en direct, la grande parade militaire traversant les Champs-Élysées devant l'œil fier du Président de la République, de son gouvernement mais également de tous les corps diplomatiques. Mais de quel événement faisons-nous mémoire ce jour-là ? En réalité, de deux :

_ tout d'abord de la **prise de la Bastille**, en 1789, qui marque, de manière sanglante, la fin de la Monarchie absolue.

_ mais à la fois aussi, nous faisons mémoire de la **fête de la Fédération**, en 1790, qui souhaitait marquer l'unité retrouvée de la Nation et la paix sous l'égide d'un roi dont les pouvoirs étaient désormais encadrés par la volonté du Peuple.

Cette célébration est donc liée à la manière dont le peuple de France a choisi de se régenter, de s'organiser en communauté nationale, dans le but, justement, d'encadrer la violence, qu'elle vienne d'en haut comme d'en bas. C'est l'idée du contrat social qui, depuis Epicure, Hobbes ou Rousseau, implique que tous les hommes originellement libres dans la nature renoncent à une part de cette liberté en échange de la sécurité et de l'égalité. De manière hypothétique donc, chacun d'entre vous, et moi aussi, a renoncé à faire tout ce que bon lui semblait en échange de la paix. On voit que ça a très bien marché hein !

Mais c'est très intéressant parce que de notre point de vue à nous, celui des croyants, celui des Chrétiens, eh bien, il y a un vrai questionnement : car, pour nous, c'est Dieu Lui-même qui nous a libéré, c'est Sa main qui nous a fait sortir du pays de servitude. C'est aussi le Seigneur qui, tout au long des textes bibliques, nous indique la voie à suivre, celle de l'Amour, de la Justice, celle qui pourra nous apporter la paix. C'est donc à Lui que nous devons notre allégeance et avec Lui que nous avons en réalité déjà signé un contrat, que la Bible appelle Alliances. Et pourtant, dans notre monde sécularisé, de tous les jours, les institutions humaines, le gouvernement, les lois, viennent prendre la place de Ses commandements et parfois heurter nos convictions car c'est désormais AUSSI un culte à la République qu'il nous faut rendre... On le voit d'ailleurs depuis des semaines, des mois, des années maintenant en assistant au spectacle de plus en plus désolant de ces politiques

qui troquent chaque jour l'intérêt général contre leurs intérêts particuliers et égoïstes. Alors, comment réussir à naviguer entre ces deux réalités, comment ne pas se trahir, comment ménager nos principes chrétiens et le respect que nous devons aux lois de nos pays ? Quelle attitude, nous, croyants, chrétiens devons-nous adopter vis à vis du pouvoir temporel ? Peut-on avoir une double allégeance, envers Dieu et envers la République ?

C'est à toutes ces questions que les textes que nous venons de lire vont apporter une réponse !

Et justement, je voudrais commencer par vous raconter l'histoire d'une famille, un peu dysfonctionnelle je ne vous le cache pas, celle de Gédéon qui vivait à Ofra, de la tribu d'Aviezer, un descendant de Manassé. Vous le savez, après la longue marche dans le désert avec Moïse, c'est avec Josué, que les Hébreux entrent en Canaan, la Terre promise, le pays regorgeant de lait et de miel. Mais dans ce pays, d'autres peuples sont déjà installés: les Edomites au Sud, les Moabites et les Madianites à l'Est, les Philistins à l'Ouest. Et la cohabitation s'avère évidemment difficile. Les Israélites vivent alors au contact de populations qui croient en d'autres dieux, qui parlent d'autres langues et qui sont organisées en royaumes prospères à la tête desquels il y a un roi et surtout, une armée alors qu'eux, sont régis par de nombreux chefs de tribus éparpillés sur le territoire sous les seules lois de Yahvé qui leur paraît de plus en plus éloigné. Rapidement, donc et très régulièrement, 12 fois au moins dans le Livre des Juges, les Israélites se détournent du Seigneur et tombent dans l'idolâtrie, séduits par les mœurs cananéennes ou par leurs dieux Baal, Dagon ou Astarté. A chaque fois, ils finissent par se repentir à cause des malheurs qui les frappent et Dieu suscite alors en leur sein un combattant-sauveur, un Juge chargé de les remettre dans le droit chemin et de leur apporter la victoire sur les autres peuples. Samson, Débora, Ehud ou Gédéon permettront ainsi à leur tribu de restaurer l'Alliance. **Gédéon**, justement ! Cela fait déjà 7 ans qu'il vit dans la terreur sous la domination des Madianites. Jusqu'au jour où l'ange du Seigneur vient l'appeler pour se mettre à la tête de la campagne militaire contre Madian. Mais afin que les hommes ne s'imaginent pas que la victoire contre les Madianites n'est due qu'à leurs propres forces, Dieu s'arrange pour qu'il ne reste que 300 soldats avec Gédéon. Grâce à Yahvé, donc, ils gagnent mais au lieu d'attribuer cette victoire à Dieu, voilà ce que les fils d'Israël demandent à Gédéon : « *Sois notre maître, toi, puis ton fils, puis ton petit-fils, car tu nous as sauvé de la main de Madian*¹ »...

Gédéon répond alors très justement : « *Moi, je ne serai pas votre maître, pas plus que mon fils. C'est le Seigneur qui sera votre maître* ».

Excellente réponse de Gédéon qui refuse d'être Roi à la place de Dieu ! Et pourtant... Si ses paroles ont été justes, son comportement va l'être de moins en moins... A peine a-t-il dit cela qu'il enjoint tous les gens d'Israël à lui donner une part de leur butin, un anneau en or. Pourquoi faire ? Pour en

1 Juges, 8, 22.

faire un *éphod* en or ! Un éphod, c'était un vêtement sacerdotal qui était traditionnellement utilisé par Aaron puis par les grands prêtres et qui permettait d'expié les péchés et l'idolâtrie commis par les gens d'Israël. C'est ironique n'est-ce pas ! Gédéon fabrique un vêtement en or, désormais transformé en objet de culte, tout comme les Hébreux avaient fabriqué un veau d'or, représentant un objet censé expié l'idolâtrie ! C'est un péché au carré qui va entraîner tout Israël...

Après sa victoire, et malgré l'éphod car il avait, malgré tout, fait de bonnes choses, le pays de Gédéon va connaître la paix pendant 40 ans. Plus besoin de Roi, plus besoin de Juge, plus besoin de combattants. Mais la déchéance morale et spirituelle d'Israël a été initiée par Gédéon et elle ne va faire que s'accroître. Les fils d'Israël en viennent à adopter un autre Dieu, le Baal-Berith, qui veut littéralement dire, le Dieu de l'Alliance. Quelle trahison ! Ils en viennent à oublier le vrai Dieu de l'Alliance qui les avait libérés pour adorer un faux Dieu de l'Alliance.

C'est alors qu'un des fils de Gédéon fait son entrée ! Gédéon avait de nombreuses femmes et même des concubines, il eut d'ailleurs 70 fils, ça fait une sacrée grande famille ! Et Abimelek est justement le fils d'une de ses concubines vivant à Sichem. C'est Gédéon qui a insisté pour le nommer ainsi et savez-vous ce que son prénom signifie ? Mon père est Roi ! A nouveau, nous le voyons, Gédéon n'a pas jeté ce pont nécessaire entre le dire et l'agir, il s'est tout de même pensé Seigneur à la place du Seigneur... Après la mort de son père, Abimelek se rend donc à Sichem car il a un plan derrière la tête. Cette ville est un symbole à plusieurs niveaux : tout d'abord, car c'est le 1^{er} lieu d'arrivée d'Abraham en Canaan², là où Dieu lui fait la promesse de lui accorder une descendance nombreuse et une terre. Mais c'est aussi le lieu où Jacob s'est arrêté et où il a élevé un autel à Dieu³, là où son fils Joseph a été enterré⁴ et là où Jésus s'assiera, bien des années plus tard, pour s'entretenir avec une Samaritaine qui l'abreuvera⁵. C'est donc un lieu qui porte une bonne partie de l'histoire des Hébreux et de leurs relations avec Dieu. Et dans ce lieu saint, Abimelek va user des mêmes artifices que le serpent dans la Genèse : *Ne vaut-il pas mieux*, dit-il pour manipuler les notables de Sichem, *ne vaut-il pas mieux pour vous avoir un seul maître plutôt que 70*⁶ ? Bien sûr, les notables acquiescent et foncent dans le temple de Baal-Berith où ils prennent 70 pièces d'argent, 1 pour chacun de ses 70 frères qu'Abimelek s'apprête à trahir.

Sa première décision est alors de s'entourer de vauriens et d'aventuriers nous dit le texte, bref, d'hommes qui ne sont là que pour leurs intérêts, des voleurs sans foi ni loi qui feront office de ministres. Sa deuxième décision est de rentrer à Ofra et de tuer tous ses frères, les 70, sur une même pierre, peut-être celle-là même que Gédéon avait dressée après sa rencontre avec l'ange du Seigneur

2 Genèse 12, 6

3 Genèse 33, 19

4 Josué, 24, 32

5 Jean, 4, 5-26

6 Juges, 9, 2.

et qu'il avait appelée « Le Seigneur est paix »... Après son terrible crime, Abimelek retourne à Sichem pour se faire couronner, près du chêne de la massebah, de la Pierre Dressée, le lieu-même où Josué avait renouvelé l'engagement des Israélites à servir le Seigneur⁷ et qui devait servir de témoin pour les empêcher de Le renier... On le voit bien, l'instauration de ce Roi est synonyme de sacrilège sur sacrilège...

Pourtant, au coeur de cette affreuse tragédie, un espoir surgit. Car le dernier fils de Gédéon, Yotam, a réussi à se cacher et à échapper au massacre. Il se rend sur le mont Garizim, non loin de Sichem, là-même où, encore une fois, Josué, selon les prescriptions de Moïse, avait lu les bénédictions et les malédictions sur le peuple d'Israël⁸. Et, de là-haut, il crie de toutes ses forces, à qui veut bien l'entendre, la toute première parabole de la Bible : la fable des arbres, fable qui va nous donner la leçon à tirer de toute cette histoire de Gédéon.

Voilà que les arbres se mirent en route pour se donner un Roi nous dit le texte... La volonté-même de se chercher un Roi est donc contre-nature, c'est ce que nous dit cette parabole qui fait se déplacer des arbres. Mais voilà qu'ils s'approchent pourtant de trois d'entre eux :

Les trois premiers arbres évoquent alors trois réalités spirituelles majeures⁹ :

- L'olivier, qui refuse d'être Roi et de s'agiter au-dessus des autres arbres, et son huile évoquent les multiples bénédictions de Dieu pour nous, en particulier notre vocation personnelle comme co-créateur avec Dieu. C'est aussi l'huile que l'on verse sur la tête des Rois.
- Le figuier, qui refuse aussi de s'agiter au-dessus des autres arbres,, évoque l'étude de la Bible, la réflexion, le questionnement, avec autant d'interprétations personnelles qu'il y a de graines dans une figue. C'est aussi le fruit sucré qui nourrit et reconforte.
- La vigne, qui refuse elle aussi de s'agiter au-dessus des autres arbres, évoque la vie humaine produisant de bons fruits de vie avec l'aide de Dieu. C'est aussi le fruit du partage, de la fête et de la joie.

Le quatrième arbre, lui, accepte d'être Roi. C'est un *atad*, nous dit le texte, un arbre épineux qu'on ne retrouve qu'à deux autres occasions dans la Bible, au moment où Joseph revient sur sa terre depuis l'Égypte pour enterrer son père et dans un psaume qui demande aux tourbillons d'emporter les épines avant qu'elles ne deviennent des buissons. Et c'est là que repose la clé d'interprétation : si cet arbre n'est qu'un petit buisson d'épines, cela signifie que la morale à tirer de cette parabole est une vision négative du Roi et de la Royauté, qui est inutile, préjudiciable, douloureuse et qui ne porte pas de fruits, comme nous l'avons vu avec Abimelek.

7 Voir Josué, 24, 25-30

8 Josué 8, 30-35

9 Voir Marc Pernot, prédication du 18 octobre 2020 à Genève.

Mais il semblerait, plutôt, qu'on puisse envisager qu'il s'agit ici d'un *Zizyphus Spina-Christi* ou jujubier de Palestine. On l'appelle Spina-Christi car certains spécialistes pensent que la couronne d'épines du Christ aurait été faite à partir de cet arbre, cet *atad*.

Ce n'est pas un arbre majestueux, comme les grands cèdres du Liban mais un véritable arbre à feuillage persistant dont les branches forment une sorte de couronne ovale sous laquelle il est possible de trouver de l'ombre. Il est assez commun, en réalité, dans les zones désertiques et semi-désertiques, ses petits fruits acres et son ombre étaient particulièrement appréciés par les voyageurs et les pèlerins. Ce petit arbre, donc, accomplit bien lui aussi une fonction digne et nécessaire et exprime, dès lors, une vision plus positive de la Royauté et des Rois. Le *Zizyphus* évoque, en effet, un univers, celui du désert, de la détresse géographique et humaine, où il est vraiment décisif de bien choisir ses points d'appui pour pouvoir survivre. Or, dans les zones arides, métaphores des lieux de besoin, de danger, de mort, l'*atad* est une bénédiction, une garantie de (sur)vie, aussi bien par l'ombre qu'il offre que par ses fruits qui, même s'ils sont acres, peuvent nourrir un voyageur désespéré¹⁰.

La fable se montre ainsi plutôt subtile et moins facile à décrypter que prévu : si le Roi est envisagé comme un homme qui ne sert à rien en temps de paix où chacun, dans la société assure son rôle dans la liberté que Dieu lui a accordé, s'il est envisagé comme un homme qui s'agite au-dessus de ses sujets, il n'en reste pas moins qu'il est plus qu'un mal nécessaire en cas de crise. Le roi peut être appelé à accomplir une mission unique, de protection et même de « nourriture », dans les espaces et les occasions de détresse. Là où le besoin est partagé par « tous » et où personne ne peut rien faire, le monarque-*atad* tient bon et offre son ombre qui est alors le dernier recours. Tout cela à condition que les autres le reconnaissent comme tel, c'est-à-dire comme un protecteur, et qu'ils agissent de bonne foi. Le Roi devient dès lors, non plus un mal nécessaire mais un bien possible.

C'est finalement ce que Jésus nous enseigne dans le deuxième texte que nous avons lu alors que les Pharisiens et les Hérodiens, qui se détestaient en réalité, se mettent d'accord pour le piéger sur le même mode qu'Abimélek et que le serpent de la Genèse. Ainsi, ils commencent par le flatter : « *Rabbi, toi qui es vrai, toi qui enseignes la voie de Dieu selon la vérité, sans tenir compte du regard des autres, dis-nous donc, est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ?* » C'est-à-dire à l'Empereur, au Roi ? Ou dit autrement, est-il possible de reconnaître un pouvoir temporel, un gouvernement dont les lois peuvent aller à l'encontre de nos principes religieux, qui peut-être, comme c'était le cas en Palestine du temps de Jésus, occuper militairement notre pays ?

10 Silviu Tatu, « Jotham's Fable and the Crux Interpretum in Judges IX », *Vetus Testamentum* 56 (2006), p. 105-124.

La question n'est pas anodine car le sujet de l'impôt a donné lieu en Palestine et donnera encore, après la mort de Jésus, à de nombreux soulèvements qui seront durement matés par l'armée romaine. Chaque habitant était alors redevable vis à vis de l'Empire d'un denier par tête et par an. C'est le *kensos* en grec, le *censu* en latin qui avait d'ailleurs obligé Joseph et Marie à quitter Nazareth pour Béthléem avant la naissance de Jésus. Sur ce denier dû, figurait alors le visage de l'Empereur Tibère et l'inscription suivante : Tiberius Caesar Divi Augusti Filius Augustus Pontifex Maximus ou empereur Tibère, Fils digne d'adoration du divin Auguste, Grand Prêtre. Une abomination, un sacrilège pour un juif pieux ! César n'est pas Dieu !

Et les Pharisiens et les Hérodiens savaient très bien que si Jésus répondait qu'il n'était pas permis de payer l'impôt aux Romains, c'en était fini de lui et qu'il serait arrêté pour rébellion par les Romains. Mais s'il répond qu'il est permis de payer l'impôt, alors les Juifs auraient pu le considérer comme un collabo ou un idolâtre car il n'était pas permis pour un Juif de représenter un visage humain sur une pièce. Quoi qu'il réponde, il est coincé...

Et pourtant ! Jésus va très habilement retourné la situation : « *Montrez-moi la monnaie avec laquelle on paie le tribut !* » Et ils ont cette monnaie dans la poche ! Dans le Temple même ! Alors que, semble-t-il, Jésus n'en a pas sur lui puisqu'il leur demande de la lui montrer !

Ce n'est pas expressément dit dans le texte, mais Jésus a déjà, ce faisant, très habilement retourné la situation, en établissant que ses interlocuteurs pharisiens, en principe si orthodoxes, sont en infraction avec la Loi de la Thora. Comme tous ceux qu'ils condamnent...

Mais il va plus loin encore : « *Rendez donc ce que vous devez à César, à César et rendez ce que vous devez à Dieu, à Dieu !* » On pourrait croire ici que Jésus sépare le monde temporel et le monde spirituel en 2 Cités, pour reprendre les termes de Saint Augustin, étanches l'une vis à vis de l'autre ou en 2 royaumes si l'on préfère l'interprétation de Luther, un peu comme certains envisagent aujourd'hui la laïcité : Dieu dans l'intimité, le Roi dans la Cité. Je pense que c'est une erreur et que le Ministère tout entier de Jésus nous montre que les deux réalités sont inextricablement liées : lorsqu'il accueille sans a-priori, il s'immisce dans le temporel, dans le politique, lorsqu'il chasse les marchands du Temple, lorsqu'il soigne, lorsqu'il ne renie pas ses convictions alors qu'il sait qu'il va mourir, Jésus s'inscrit dans le monde, il le modèle, il le guide, il le façonne en s'inscrivant en même temps dans le spirituel. Les deux règnes de César et de Dieu sont donc, en réalité, en tension tous les deux dans notre vie et dans notre être, celui de César s'inscrivant à l'intérieur de celui de Dieu et non en face.

Finalement, Jésus nous dit que se soumettre aux autorités politiques n'est pas une mauvaise chose en soi, tant que l'État ne prend pas la place de Dieu, comme Abimelek l'a fait. Vivre dans le monde

ne veut pas dire que nous devions oublier nos devoirs envers Dieu et vivre dans la foi ne veut pas dire non plus que nous devions nous retirer du monde. Au contraire, c'est bien notre foi, notre éthique, nos engagements qui nous permettront de transformer, d'améliorer et de façonner à notre tour notre Royaume. C'est ce que dit Luc, au chapitre 17 de son Evangile: « *Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. On ne dira point: Il est ici, ou: Il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous* ».

Amen.